

Collection Travail
dirigée par Jacques Christol et Gilbert de Terssac

TRAVAIL ET PHILOSOPHIE

Convocations mutuelles

Yves Schwartz

OCTARES

Bibliothèque Granger-Guillemil



003845

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction par tous procédés réservés pour tous pays.

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective", et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants cause, est illicite" (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Première édition
© 1992 OCTARES Éditions
24, rue Nazareth
31000 Toulouse
ISBN n° 2-906769-07-X
Deuxième édition 1994

Texte 1.2

Travail et change de soi

TRAVAIL ET USAGE DE SOI*

Le travail est-il un lieu adéquat pour aborder le problème de la subjectivité ? L'affirmer pourrait passer quelque temps encore pour un paradoxe. Bien des stéréotypes ou idées encore reçues semblent en effet contredire ce projet : les activités industrielles se seraient-elles pas par excellence le lieu du mécanique et du répétitif ? L'indifférenciation des êtres n'y est-elle pas postulée de la sérialisation des choses ou de la codification des procédures ? Parce que l'humanité n'a guère encore connu de travail social que contraint, longtemps on a déduit implicitement que ce dernier était opérateur d'abêtissement, d'asservissement et de dépersonnalisation. Face au travail-marchandise de la formation sociale capitaliste, comme seul contrepoint à l'équivalent général, on a tout juste reconnu des "savoir-faire", moins individualisés d'ailleurs que collectivement incorporés à travers des traditions plutôt interprétées comme des activités routinières, empreintes de passéisme.

Alors, pour explorer le domaine de la subjectivité il faudrait d'abord s'éloigner des nécessités et des problèmes immémoriaux que l'humanité s'est posé à elle-même à travers la production sociale. Le drame personnel, l'élaboration des "identifications", l'apprentissage risqué du symbolisme s'étant opérés à l'écart de ces chantiers sociaux, de ceux-ci à la subjectivité la conséquence ne serait pas bonne. Parce que le sujet ne ferait que négocier avec, ou réagir au travail sans être convoqué par lui comme moment de son histoire, l'activité industrielle ne porterait que superficiellement les traces de sa présence.

On pourrait imaginer un dialogue que Platon n'aurait sans doute pas écrit, dans lequel Socrate, évoquant les esclaves des mines du Laurion, admonesterait quelque disciple qui se serait laissé prendre au piège de l'apparence : "Es-tu bien sûr ami, que de ces malheureux chacun refait à l'identique ce que le précédent a fait ? Qu'aveugles en dedans et oublieux de leur humaine nature, leur faire et leurs gestes sont entièrement la chose du garde qu'on voit là et du chef de chantier ? Vois au contraire comme celui-là, qui est plus petit, pose autrement son genou contre le boyau que celui-ci dont les membres plus longs cherchent une autre assise ; vois comme chacun manie le pic et la sape à son rythme et à sa manière ; et pourquoi celui-là dont le panier déborde, évite-t-il cette fondrière, tandis que l'autre n'hésite pas à faire chuter au passage quelque poudre de métal sur le sol.

* Je sur l'Individualité, Michèle Bertrand et al, Messidor, Éditions Sociales, 1987, pp 181-207.

Et ceux-là que tu dis muets, ne les vois-tu pas échanger furtivement un regard, un mot bref qui, répercuté tout au long de la galerie, inquiète notre garde, sans qu'il sache s'il y a mal ou utilité à ces paroles. Mon ami, aurait conclu Socrate en son langage, rien de tout cela ne peut nous faire inférer que leurs âmes sont en sommeil et que chacun, absent à soi-même, a tout oublié des conditions qui nous font dire à toi et à moi que nous sommes tout à la fois semblables et autres."

Des propos en forme d'indices

Mais revenons au moment présent et à des propos effectivement tenus. Tenus non certes spontanément mais à la suite et au débouché provisoire d'un long travail en commun entre universitaire et travailleurs (1). Comment, à entendre ceux-ci, la dimension subjective de l'activité de travail n'éclaterait-elle pas ? Comment pourrait-on penser que l'exercice professionnel ne renvoie pas l'individu à quelque chose comme ses choix ou ses drames intérieurs ? Qu'en ces configurations si quotidiennes ne se trouve une voie d'accès extraordinairement riche à l'énumération de sujet ?

Soit tel agent de conduite (D. Boyer, cheminot, Miramas) : « Je m'efforce toujours d'être "en état" lors de la prise de service, c'est-à-dire reposé. Cela demande un effort et une certaine rigueur, et implique des choix qui peuvent paraître égoïstes. Quand on est un jour sur deux à la maison, que l'on a ou que l'on va travailler de nuit (...), il faut choisir, dormir ou manger en famille, dormir ou aller se promener en famille (...). » C'est qu'on aurait tort de croire que seule une pellicule superficielle de l'individu est comme abandonnée à l'exécution intellectuelle de la tâche : « La connaissance des lignes ne s'acquiert pas rapidement. Il faut circuler plusieurs fois pour assimiler le profil, les points particuliers, les embranchements, les changements de direction, l'emplacement des signaux... et surtout bien noter sur une fiche personnelle les repères de freinage pour les arrêts en gare. Ces repères sont transmis par les anciens aux jeunes conducteurs... ». L'appropriation de ces savoirs, le ressassement des situations s'infiltrent dans, voire dévient ses monologues avec lui-même, s'incorporent dans les questionnements permanents sur l'être à venir que porte son être passé. L'agent en vient à se représenter lui-même, comme un être en partie opaque dont il cherche à sonder non sans angoisse les réactions non entièrement prévisibles : « Il m'arrive assez souvent, quand tout va bien à bord, d'imaginer des situations anormales et de dresser la liste des actions immédiates que je serais amené à prendre. Je pense que c'est la peur de mal faire ou plutôt de ne pas prendre la bonne décision, de faire le mauvais choix le jour

où... qui me pousse à créer ainsi des situations fictives d'incidents ». Il apparaît ainsi qu'en situation normale, il se trouve constamment ballotté entre cette interrogation inquiète sur un lui-même qu'il ne maîtrise pas et, au contraire, une satisfaction à faire coïncider son acte présent et la pleine expression de ses capacités : « Quand tout va bien (c'est le plus souvent le cas) et quand les conditions sont favorables, c'est à dire matériel en état de fonctionner et conducteur aussi, il m'arrive de me laisser aller au plaisir de la conduite : faire des démarrages rapides, au maximum des possibilités de la machine sans faire patiner... ensuite, faire le "trait droit", rouler au plus près de la vitesse maximum en utilisant le profil de la ligne, le tonnage du train, sa longueur et la nature des wagons (homogénéité de la rame ou non). Ce qui donne, à l'enregistrement de la vitesse sur la bande graphique, un trait droit agréable à regarder ».

Plaisir certes, évocateur d'une sorte d'idéal du travail. Mais la recherche forcée d'économie sur les hommes rend souvent ce plaisir fugitif : car pèse terriblement sur les agents de conduite cette répression du subjectif que leur a imposée l'organisation du travail : la solitude sur laquelle concluent les deux roulants D. Boyer et J. L. Bernat (APST, 1986). Et c'est seul dans sa tête, qu'avant de partir pour une nouvelle errance, D. Boyer travaille sa mémoire, met en connection son imagination et ses désirs pour comprendre comment lui, sujet singulier à l'histoire unique, il pourra demain vivre et se vivre dans un fragment d'histoire théoriquement agencé en neutralisant toute singularité : « Assez souvent, avant de partir travailler, j'étudie ma journée (ou nuit) de travail. J'essaie de me souvenir comment ça s'était passé la dernière fois, à partir de quel endroit j'ai commencé à trouver le temps long. Je décide du moment où je casserai la croûte. Je fais le voyage dans ma tête avant de le faire réellement ».

Ainsi, à l'intérieur des contraintes matérielles et sociales et travaillant celles-ci, s'ouvre l'espace d'une gestion différenciée de soi-même. Charge de travail, fatigue cessent d'être des données objectives agressant de l'extérieur l'individu, elles se négocient en une alchimie subtile où tout dépend de la manière dont l'individu, dans ses virtualités singulières et ses limites, rencontre l'objectif à réaliser comme point d'appui ou au contraire comme restriction de ses possibles.

Ainsi, « la fatigue existe toujours avec les mêmes signes cliniques, dit G. Autechaud, opérateur fabrication à Shell Chimie, mais elle atteint davantage ceux qui ne trouvent pas en leur occupation quotidienne matière à satisfaction ou même à réflexion(...). Celui qui remplit une tâche dont il sait l'importance ne sera pas à cinq minutes de travail en

plus ou en moins dans la journée. Étudier les conditions de travail, c'est donc d'abord étudier toutes les possibilités de l'homme » (APST 1983). Et fait écho ce propos d'un ouvrier ajusteur, en responsabilité collective d'une petite coopérative ouvrière de production de boucles métalliques (P. Esposito, APST 1983) : « Pour nous, les heures ne comptaient plus, nous faisons jusqu'à douze ou quinze heures par jour pour installer le matériel. Aujourd'hui (contrairement à ce qui se passait lors de la gestion patronale), pour la grande majorité d'entre nous, ce qui compte, c'est d'atteindre l'objectif sans que la montre soit un obstacle. Pour ma part, il m'arrive fréquemment de terminer un travail même en dehors des temps réglementaires, ou parce qu'il est urgent ou parce que son contenu m'intéresse et que je tâche d'en connaître le résultat ».

Cette "négociation" sous forme d'équilibre dynamique, où nul terme ne peut totalement anéantir l'autre devait être suggérée de façon saisissante par le même travailleur : dans un premier temps -avant que l'entreprise ne soit coopérative-, il rapportait comment certains disaient : « Moi, je fais ce qu'on me dit ». Mais dans un second qui réfutait de façon très profonde le schématisme de ce propos, il affirmait au contraire : « Jamais un ouvrier ne reste devant sa machine en pensant : je fais ce qu'on me dit ». Ce qui était dire que les possibles individuels cherchent toujours à prendre pied dans une configuration industrielle, fût-elle en apparence la plus désespérée.

Toute investigation sur la dimension collective du travail met particulièrement sur le devant de la scène ce fait que des histoires singulières sont en prise directe sur ce qui donnera un contenu aux concepts les plus objectivistes du travail, et notamment à la conceptualité économique. Dans les industries dites de process, comme la pétrochimie, la sidérurgie, les cimenteries..., industries en continu où la division des tâches ne peut en rien être découpée par des spécialités acquises dans l'usinage de la matière, mais où c'est la continuité et le développement des processus physicochimiques à contrôler qui agrège les hommes autour des installations, là l'objectivation de la dimension collective apparaît comme un enjeu décisif (2).

En effet, une des "souffrances" des travailleurs postés de ces industries de process semble bien tenir à la difficulté à préciser quel est leur "métier". Aucune phase ou opération bien individualisée ne paraît solliciter nettement l'habileté ou l'intelligence humaine. L'absence de compétence professionnelle paraît alors ajouter son caractère anormal à l'anormalité des cycles de vie qui les oppose à la masse des "journaliers". Quel rôle déterminé les insère dans la chaîne qui à travers ces cycles partiellement incompatibles lierait le destin des postés à celui de leurs semblables

vivant le jour ? Nous nous sommes posés cette question quand les postés se la sont eux-mêmes posée (3) : à partir d'une réélaboration de la notion de savoir-faire chemine l'idée que ce qui est analysé à la loupe du travail réel va de pair avec la détermination de ce qui est collectif dans le travail. Il est certes difficile de faire passer à l'explicite ces actes complexes car cette dimension ne se prête pas instantanément à la mise en mots. Mais lorsque le posté fait effort pour y parvenir, alors c'est pour lui "redécouvrir son véritable rôle dans l'entreprise" (R. Montredon).

Le travailleur est collectif ou il n'est pas. Le phénomène grossit dans ce type d'industries des processus sans doute à l'oeuvre dans toutes les activités de travail. La coopération, l'échange nécessaires contraignent à opérer une sorte de fusion entre la vie professionnelle et les chemine-ments subjectifs de chacun. « Une bonne équipe, c'est celle qui est efficace au boulot, une bonne équipe de producteurs au boulot, on se comprend au signe... On travaille bien, on s'entend bien » (P. Douzeuze).

Ainsi, la productivité des installations dépend directement de la qualité des rapports de coopération dans l'équipe. Mais celle-ci ne peut être "prescrite" par personne, elle dépend d'une "entente" qui s'instaure ou non au sein de celle-ci. Un élément non "technique" se trouve avoir une pertinence directe sur la technique. Cette articulation énigmatique des registres revient sans cesse dans les propos de postés : l'un constate que les rapports dans l'équipe et avec les autres équipes, "ce sont des facteurs importants de bonne marche du procédé", parce que la conduite du process "exige des rapports continuels entre les hommes de l'équipe". Mais cet échange permanent serait donc impossible sans un "esprit de camaraderie qui fait appel à la notion de travailleur collectif". La responsabilité du travail de nuit, les repas en commun si souvent évoqués, renforcent ce "lien" et créent comme une sorte de seconde vie de famille dans ces heures nocturnes où il a fallu faire comme un deuil de la première. "C'est toute l'année que ces hommes prennent leurs repas ensemble, ils organisent leurs loisirs ensemble, bien souvent sans les femmes et enfants qui, eux, n'ont pas toujours des repos en semaine, ou peuvent se voir tous les jours" (R. Soto, APST, 1985).

Ainsi, d'un côté l'équipe a un double caractère : nécessité technique, condition de la productivité, variable souvent occultée mais déterminante des calculs de rentabilité et, de l'autre, lieu d'une alchimie toujours aléatoire où des histoires et des vies singulières cherchent à s'exprimer positivement dans les actes collectifs informels requis par ces industries de process. Deux éléments hétérogènes et pourtant inséparables.

Toute réussite micro-industrielle suppose ici que s'instaure comme un succédané de vie familiale. Cela veut bien dire que des questions sub-

jectives sont posées au travailleur posté : si "famille" il y a, y "prendre sa place" renvoie à l'individu et à son histoire. La "bonne ambiance", la "camaraderie" supposent que cette équipe s'inscrive positivement dans le tissu différencié de chaque vie singulière ; et que cette "famille", au sens professionnel, n'entre pas en contradiction avec la famille, au sens social et biologique, du posté. Derrière toute vie professionnelle, toute mutation du contenu du travail, se profile un problème de cohérences individuelles, dans lequel la perception du "métier" apparaît déterminante. Si le posté ne ressaisit pas son métier, il a toute chance de se sentir exclu de cette chaîne qui lie son destin à celui de ceux qui décident et vivent le jour ; et de vivre en rupture vie familiale et vie d'équipe, désormais incommunicantes. Appréhender au contraire son "métier", c'est la même chose que percevoir le sens de la camaraderie et de la "bonne ambiance" ; c'est mesurer plus clairement son rôle dans la chaîne, condition pour mieux vivre en cohérence vie sociale et familiale et vie de quart.

Lorsqu'un de ces postés (G. Autechaud) dit : « Il est temps de concilier humanisme et productivité », lorsqu'un autre (P. Dezeuze) résume son expérience : « Améliorer sans cesse, produire mieux dans de meilleures conditions, une question qui nous interpelle sans cesse et où la technologie et les hommes doivent s'unir. Il semble que l'avenir se pose en ces termes pour tous les travailleurs dont la finalité de la production ne peut être dissociée de leur intervention dans l'activité de travail », il faudrait être un esprit singulièrement fermé aux soubassements de notre existence pour n'y voir que des déclarations verbeuses d'êtres trop incultes pour dire du vrai sur leurs actes. Au contraire, se précise cette idée que la gestion au sens économique n'est pas séparable des modes de "gestion de soi-même" dont le contenu et le destin, jamais univoquement déterminés par le milieu technique objectif, renvoient à toutes les dimensions et contradictions de l'histoire faite et de l'histoire à faire.

Occupants du terrain et théories en travail

Ces propos brièvement évoqués ne sont là que pour suggérer en un premier temps ceci : toute approche du fonctionnement des individus dans les activités industrielles (et ce terme renvoie à une réalité beaucoup plus large que l'"industrie" telle qu'elle a, puissamment certes, façonné la civilisation, mais dans une durée bien modeste par rapport à l'histoire de l'humanité passée sinon à venir) en des termes simples qui feraient de conditions extérieures objectivées - processus technologiques, modes opératoires, découpages et rythmes prescrits de l'organisation et de la division du travail, tradition ou culture unilatéralement ou stati-

quement définies... - les déterminants essentiels de leur activité, ne correspondrait pas à ce qui rend vraiment concrète celle-ci. La manière dont les choses s'opèrent réellement contraint la pensée qui réfléchit sur le travail à s'aventurer dans un domaine infiniment plus vaste où elle ne peut plus avancer avec la même sécurité : les débats des individus avec eux-mêmes - formule énigmatique qui vaut comme simple indice d'un problème à élaborer - sont tissés avec les actes quotidiens du travail. Et remarquons alors comment cela infléchit le régime de connaissance du vrai : car le chercheur, le spécialiste du concept peut-il, quant à lui-même, s'excepter de cette humaine caractéristique ? Lors même qu'il travaille à conceptualiser les situations qui définissent le champ d'existence des autres, n'est-il pas amené à saisir un champ de commensurabilité avec ceux dont il se sépare par la clôture des concepts ? La notion de "travail généralisé" (4), ou de la vie pour chacun comme "expérience", ne doit-elle pas surplomber l'approche intellectuelle des réalités industrielles ? Évitant ainsi au chercheur de définir la subjectivité de son objet d'étude en des termes qui n'incluraient pas la même pénombre qui l'empêche lui-même d'avoir une vision spontanément claire de la sienne ?

Cette dimension d'un engagement problématique mais irréfutable des expériences subjectives dans l'espace du travail, rappelons qu'elle a été développée avec force là où la pensée courante la croyait anéantie, c'est-à-dire dans le sillage de la rationalisation taylorienne et fordienne. La mettre en évidence en ces zones réputées sacrifiées, c'est par un raisonnement *a fortiori* en souligner l'importance et l'enjeu aujourd'hui dans les forces productives en mutation où la gestion, au sens économique, des interfaces de travail fait appel en des formes de moins en moins voilées à la qualité de la gestion de soi-même (5). Redisons ici notre dette aux travaux d'Oddone, aux ergonomes de terrain (6), et ajouterons-nous, de tous terrains (7), aux médecins, psychiatres, analystes, économistes, technologues... qui ont cherché à conceptualiser le *curriculum laboris* comme entrant dans la trame des vies individuelles et vice versa (8). Aussi, notre entrée en matière sur l'aspect culturellement rétif du terrain du travail à l'encontre de toute problématique de la subjectivité n'est déjà plus de mise depuis longtemps ni chez les chercheurs avertis, ni dans la pensée des dirigeants capitalistes en mal de valorisation. L'énorme littérature sur la "ressource humaine", les cercles de qualité, sur l'homme, comme bien le plus précieux, la culture d'entreprise..., sont autant de marques d'une vraie et fondamentale question (9).

Que la question de la subjectivité investisse ainsi le terrain de la production sociale, mais qu'à l'inverse peut-être aussi, elle ne puisse rece-

voir de solution satisfaisante indépendamment des concepts qui balisent ce terrain, voilà qui interpelle sans doute, mais fait aussi puissamment renouer le marxisme avec ces questions de "psychologie" qu'une institutionnalisation positiviste de cette discipline avait tendu à en séparer par une barrière infranchissable. Il est vrai que, sinon Marx, du moins le marxisme avait beaucoup fait pour que sa manière d'aborder les problèmes de la subjectivité ne puisse réellement rendre compte des phénomènes concrets oeuvrant dans son champ d'action pourtant privilégié, le travail. De cette promotion indispensable mais équivoque du marxisme pour avancer sur cette question, portent ainsi témoignage divers éléments de conjoncture. Le réinvestissement par le marxisme des questions de la subjectivité, scrupuleux à l'encontre de la dissolution des concepts fondateurs, mais conquérant face aux antihumanismes et structuralismes triomphants, avait été inauguré en des termes d'un bon sens éclatant par **Marxisme et théorie de la personnalité**. Était-il possible après cet ouvrage, sinon par des phénomènes d'occultation éminemment contestables, de laisser en l'état la théorisation psychologique, à l'écart des formes historiques où l'individuation humaine rencontre spécifiquement son espace de possibles et ses limites sociales ? Et dans cette optique, Lucien Sève a légué, croyons-nous, à tous ceux qui, avec lui et après lui, continuent à s'interroger dans ce champ, la pertinence psychologique, même si elle est à issues multiples, de la distinction travail abstrait/travail concret. Qu'en cet endroit même se situe pourtant la critique d'Ivar Oddone à l'égard de Lucien Sève (10), que des diverses élaborations qui antérieurement et surtout depuis cet ouvrage ont eu un rapport progressif avec cette question, beaucoup se situent dans, ou aux marges du marxisme, que certaines se soient construites relativement ou totalement indépendamment de lui, suggère donc bien qu'avec l'approche de la subjectivité est en jeu aussi la redéfinition prospective de ce qui pourrait être un patrimoine marxiste.

Notre tendance est de penser qu'il y a là une solide demeure, et qu'elle est habitable. En l'état, c'est discutable, et nous croyons qu'il y a des pièces à condamner, et de grandes ouvertures à pratiquer. Tout est dans sa capacité d'accueil : des ouvertures conçues en dehors d'elle - mais non contre elle, et le plus souvent à l'écart des modes- doivent y avoir leurs entrées, et non par politesse ou par opportunisme, mais parfois pour retoucher le gros oeuvre. Que cette hospitalité laborieuse s'exerce, et on voit mal alors comment d'autres édifices seraient mieux installés qu'elle face au panorama que la pensée a à parcourir ; comment ce patrimoine conceptuel et humain n'aurait pas les meilleurs atouts pour aller à l'essentiel, comprendre les conditions historiques en lesquelles l'humanité se fait comme force productive.

L'« usage » et son équivocité

Une triple tâche s'ouvre alors : justifier cette approche du travail comme "usage de soi", telle qu'elle est suggérée par la confrontation avec les actes de travail ; mettre nos propos sur le marxisme à l'épreuve des implications de cette formulation ; envisager simultanément ce que celle-ci apporte ou apprend sur la "structuration", la dynamique de la subjectivité, ou tout simplement sur le "sujet" lui-même.

Les actes de travail ne rencontrent pas le travailleur comme une pâte molle où s'inscrirait passivement la mémoire des actes à reproduire. Certes, qui considère le poids des mouvements ouvriers dans l'histoire pourrait penser que l'hypothèse d'un non-asservissement des travailleurs à la tâche va de soi. Mais n'y a-t-il pas lieu de distinguer entre d'un côté ces mouvements comme force de résistance, voire d'antagonisme, face aux classes dominantes propriétaires des moyens de production et, d'un autre côté, la claire conscience que ces mêmes mouvements ont pu avoir -ou ne pas toujours avoir- des présupposés concrets, souvent inapparents, à travers lesquels les producteurs, même dans le cadre des rapports d'exploitation, aboutissaient à produire des marchandises ou des services ? Ivar Oddone a souvent rappelé que même la conception "marxienne" avait été contaminée, en ce qui concerne les actes de travail, par le paradigme taylorien. Aussi bien, pour que la production s'accomplisse, que des objets soient vendables dans les conditions du marché, que des trains soient acheminés à l'heure dite, et des dossiers correctement bouclés en temps voulu, les prescripteurs du travail non seulement ne rencontrent pas mais doivent impérativement ne pas rencontrer des automates ou des morts-vivants. Les ergonomes savent parfaitement aujourd'hui que la stricte application des consignes conduirait au gâchis, à l'insuffisance, sinon à la non-valorisation du travail mort. En cela, les exécutants ne sont pas profondément différents des prescripteurs, à quelque niveau que ce soit.

Aussi, lorsqu'on dit que le travail est usage de soi, cela veut donc dire qu'il est lieu d'un problème, d'une tension problématique, d'un espace de possibles toujours à négocier : il y a non exécution mais usage, et celui-ci suppose un spectre continu de modalités. C'est l'individu dans son être qui est convoqué, ce sont, même dans l'inapparent, des ressources et des capacités, infiniment plus vastes que celles qui sont explicites, que la tâche quotidienne requiert, même si cet appel peut être globalement stérilisant par rapport aux virtuels individuels. Il y a une demande spécifiée et incontournable faite à une entité dont on suppose quelque part une libre disposition d'un capital personnel. Telle est la justification du mot "usage" et telle est ici la forme indiscutable de manifestation d'un "sujet".

Mais on voit immédiatement que ce mot "usage" est ici équivoque : qui fait usage ? Le propos précédent exprime parfaitement la dualité des entités que vise l'expression. En un premier sens, s'il y a problème, c'est que l'usage est d'abord celui que l'on veut faire de vous : et cela oriente très profondément toute théorisation sur le sujet du côté des conditions historiques en lesquelles cet usage en ce sens est engrené. Car l'usage est formateur des individus qui sont utilisés : en cela, la référence dialectique du marxisme nous paraît non dépassable. Et c'est en ce point que la théorie des formes historiques d'individualité de Lucien Sève est comme un "gouffre de vérité" : que ce soit à travers la logique du profit, les formes de développement/limitation de l'accès aux savoirs disponibles, les formes hiérarchiques, les formes de division et de parcellisation de l'emploi des capacités acquises, les limitations des espaces d'initiative et de décision, que ce soit à travers ces formes liées aux rapports et aux modes de production, et particulièrement aujourd'hui, du mode de production capitaliste, que cela soit donc au travers de tout cela que les hommes, dès l'enfance s'informent dans le patrimoine universel, s'individuent au cours des expériences sociales que la vie leur propose, cela ne peut être sans conséquences profondes sur la question de la connaissance des sujets singuliers ainsi formés. La connaissance de la logique sociale d'emploi des capacités humaines -qui peut conduire jusqu'à des logiques de non-emploi (le chômage)- est condition absolument nécessaire de l'intelligibilité des personnalités humaines, à chaque moment de l'histoire. Certes, comme le souligne Lucien Sève, cela ne veut pas dire que la connaissance de ces personnalités serait comme intégralement déductible de celle des formes historiques d'individualité : celles-ci doivent s'articuler sur le fait spécifique de l'individualité humaine, mais l'idée de penser une situation de "juxtastructure" orientée, entre les structures de la finitude humaine comme simple support, et l'essence humaine en devenir excentrée dans l'ensemble des rapports sociaux nous paraît une donnée fondamentale de la question à résoudre.

Mais en même temps tout indique dans l'étude des actes de travail que l'"usage" n'est pas seulement celui qu'on fait de vous, mais aussi celui que soi-même fait de soi-même. Ne pas restituer cette tension contradictoire serait risquer de revenir, au plan des activités industrielles, à cette pâte molle lors même qu'on défendrait le contraire au niveau des antagonismes sociaux explicites. Et ici la critique d'Ivar Oksdane toucherait également la topologie de *Marxisme et théorie de la personnalité* (p.407 et sq.). Rappelons ces deux propos apparemment contradictoires de l'ouvrier-ajusteur : "Je fais ce qu'on me dit" (sous-entendu : je ne suis disposé à être que l'usage que l'on fait de moi) et en

même temps le recul critique que cette phrase même implique rendait comme nécessaire son opposé : "Jamais un ouvrier ne reste devant sa machine en disant : « Je fais ce qu'on me dit »". A quelque degré que ce soit -et celui-ci peut-être infiniment variable- et dans le même mouvement de mise à disposition partielle de l'usage hétérodéterminé de soi, le travail est toujours aussi usage de soi par soi, recentrement du milieu de travail autour de ses possibles singuliers. Comme le suggère avec insistance la distinction des ergonomes entre travail prescrit et travail réel, travailler autrement est toujours déjà présent dans le travailler comme on me dit. La position du sujet que manifeste l'acte de travail ne saurait en aucun cas se réduire à ce que, dans des rapports sociaux donnés, les commanditaires ou les prescripteurs -ou tout "appareil d'Etat" ou toute "pratique" socialement constituée- définissent comme cadre d'exercice (11). Ce qu'il y a de capacités singulièrement acquises, de tendance à user de soi pour recomposer aussi infinitésimalement qu'on voudra un monde à sa convenance, est en jeu dans tout acte de travail : aucune logique des rapports sociaux ne le domine entièrement sans être à quelque degré soumise à son tour à ce type d'exigences dont sont porteuses les vies individuelles. Fondamentalement, tout acte de travail humain se déploie dans l'hybride.

La manière dont s'agence le rapport entre les deux sens de l'"usage" importe beaucoup à l'investigation sur le sujet. Cet équilibre dynamique entre les deux pôles contradictoires peut se vivre à tous les degrés entre le formel et l'informel, mais il est bien rare qu'au cours d'un dialogue instruit et à double sens cette dimension d'un mésusage par rapport à d'autres usages possibles de soi, dont l'usage actuel de soi par soi porte témoignage, n'apparaisse pas explicitement (12).

Mais notons aussi par parenthèse combien ce vécu du rapport de deux usages importe aussi à une réflexion d'ordre historique ou social : la confrontation entre l'usage/mésusage relatif qu'on fait de vous et l'usage, limité mais témoin, de soi par soi qui le supporte, le poids respectif dont pèsent ces usages et mésusages dans les expériences concrètes du travail non seulement ne sont pas fixés, mais ne cessent de changer selon des critères ou des configurations complexes où les dispositifs matériels, objectifs, sociaux imposés aux subjectivités laborieuses sont toujours retravaillés et réélaborés par elles. De ce point de vue, on n'aura jamais fini d'affiner les formes historiques d'individualité pour appréhender ces équilibres délicats et leurs dynamiques d'évolution particulières. Ainsi, la forme argent, profit, le critère de la rentabilité financière dominant à peu près autant l'usage des hommes dans la chaîne taylorienne-fordienne que dans la politique d'emploi et l'assignation du

travail des cheminots, ou les équipes de quart de la pétrochimie, ou les agents de maintenance et de fabrication des lignes intégrées de fabrication de l'industrie automobile. Mais comment, dans chaque cas, apprécier le poids du mésusage en termes d'exploitation, d'inemploi, d'humiliations, et en même temps celui des liens collectifs et des potentialités formatrices engendrés par ces diverses configurations concrètes ? Comment soupeser les différentes qualités de l'usage de soi, dans quelle proportion contrebalancent-elles la conscience des mésusages, sinon par une étude à la loupe, avec les hommes eux-mêmes, de ce que ces situations diversifiées, en mutation, tendent à requérir et comment elles sont transformées par les usages réels ? Qui travaille avec qui ? Quel horizon d'agir est effectivement mobilisé avec le déclin du travail immédiat ? En quoi de nouvelles formes d'accès au patrimoine universel sont-elles en pointillé inscrites dans le fonctionnement d'ensembles techniques nouveaux, dans les nouveaux rapports entre savoirs abstraits et gestions concrètes d'interfaces individuées ? Dans les nouvelles formes de coopération, même contrariées, qui s'établissent par exemple entre opérateurs de fabrication, techniciens, ingénieurs, concepteurs de systèmes-experts ?... Ne pas étudier à ce niveau les évolutions ou les involutions d'usage de soi par soi qui se déplacent dans les formes d'usage requis par les forces productives en mutation dominées par des forces étrangères est sans doute risquer de ne pas comprendre les changements qui s'opèrent au niveau plus explicite de la conscience de classe et du positionnement dans les enjeux sociaux.

De cela découle cette conséquence importante : comment anticiper dans le concept la qualité de ces configurations nouvelles, travaillées par ces équilibres dynamiques ? S'il s'opère en sourdine des appropriations plus positives (ou plus négatives) du fait de ces modifications du rapport usage/mésusage, si la qualité de la convocation du soi est ici modifiée, c'est la configuration du champ elle-même qui se trouve insensiblement transformée. Le rapport à l'hétérodétermination change dans la mesure où le rapport au soi s'est modifié. Dans ce rapport, l'histoire même des forces productives se trouve avoir un pied, tout autant que dans les décisions comptables des maîtres du capital -ou dans le cerveau des inventeurs de procédés nouveaux ; ou plutôt la séparation même de ces ordres de réalité apparaît ici comme une abstraction contestable dans une recherche sur les "causes des changements". Ce sont les formes historiques d'individualité qui se trouvent elles-mêmes retravaillées, reformées en un sens toujours à revoir (13). Ici opère donc une dialectique (14) qui s'origine dans la dualité inévitable des usages de soi dans le travail, dans son caractère hybride, et qui interpelle à notre sens toute théorie de la détermination conceptuelle des situations particulières.

Comment approcher le "soi" ?

Nietzsche appelait le soi ce "sage inconnu". Ce n'est pas par agnosticisme mais par prudence intellectuelle que nous évoquons cette formule en préambule de la question qu'on posera alors légitimement : qu'est ce "soi", lieu de cet antagonisme, qui se prête à l'usage et juge des messages ? En usant librement de ce terme, ne suppose-t-on pas résolue la question qui est en débat ? Car plutôt que de parler de ses actes, ne cherche-t-on pas justement à faire la théorie de ce "soi" ?

Disons tout de suite que nous serions un peu réservé quant à toute approche purement spéculative du "sujet", du "je", du "moi". Nous croyons les choses plus claires à partir du moment où la question est posée du point de vue d'une activité, d'une pratique (15), d'une expérience transformatrice. Tel est le sens de la démarche présente : non seulement l'approche de la question de la subjectivité à partir des forces productives ne nous paraît ni impossible ni illégitime, mais il n'est pas exclu de penser qu'elle puisse même offrir un point d'appui privilégié ; elle peut au moins éviter de neutraliser une des dimensions du problème. Ainsi, tous les propos précédents nous paraissent fournir des matériaux fort utiles pour une approche du moi (ou du "soi") qui ne se satisferait d'aucune optique, d'aucune représentation statique, d'aucune partition d'instances conceptuellement exclusives les unes des autres. Cette dernière partie se propose donc de voir quels seraient les requisits d'une approche théorique de la subjectivité à partir de ce que les activités de travail nous suggèrent.

Disons aussi combien cette synthèse nous paraît délicate, aventureuse, surtout dans les limites restreintes de cet ouvrage*. Bien des recherches collectives sont encore ici à faire, dont nul ne peut dire jusqu'où elles ont encore un sens. Qu'on accepte ici comme une simple indication : trois angles d'approche du "soi", tels que l'investigation sur le travail paraît l'exiger ; et quelle forme problématique d'unité peuvent les lier.

On ne saurait d'abord biaiser avec ce fait que cet usage de soi dans les actes de travail comme usage de soi par soi porte la marque de ce qui est pour l'homme l'héritage de la vie en lui. Certes, cette rétroaction là de l'humain sur le vivant sélectionne *ipso facto* la conception même de la vie que l'étude du travail conduit à considérer comme valide : le passage peut-être un peu latéral mais non sans résultats par Marx, par l'oeuvre d'André Leroi-Courhan et par celle de Georges Canguilhem, éclairent

*N.D.E. : Je, sur l'Individualité, Messidor/Éditions sociales, Paris, 1987.

par en deçà, pourrait-on dire, ce que nous avons identifié dans l'acte de travail comme recentrement du milieu autour des possibles singuliers du sujet, recomposition même dans l'infime d'un monde à sa convenance. Au-delà donc de la problématique de l'excentration de l'essence, une même exigence de vie se poursuit en chacun de nous, celle-là même qui, chez Darwin, rendait compréhensible la sélection naturelle comme tendance pour chaque population dans une configuration écologique à occuper toujours mieux les places disponibles. Si la santé, comme l'a toujours soutenu G. Canguilhem, est capacité à créer de nouvelles normes de vie en confrontation avec le milieu, la conscience d'un mésusage et la revendication d'un autre usage conforme à ses possibles singuliers seraient la manière dont le "soi" témoigne en nous de notre appartenance au vivant (16).

De là, l'investigation sur le soi à partir des actes de travail conduit à une bifurcation. Quelle que soit cette obscure présence de la vie en soi, elle ne prend jamais pour nous cette forme indéchiffrable, où chaque être singulier poursuivrait dans l'inconscient le "but" d'une évolution continuée/transférée. La dimension historique et collective du travail oblige d'évidence à approcher aussi le soi selon une autre perspective. Enfin, d'un troisième côté qu'on a effleuré, par exemple en évoquant le cas des travailleurs postés de la pétrochimie : les modalités d'usage de soi renvoient bien aussi aux destins individuels, aux négociations chaque fois particulières entre la scène collective et ce que l'histoire a produit chez chacun de nous comme marquages "privés". Du vivant au point de vue privé, on reste dans l'individuel, du vivant aux actes de travail on reste dans la dynamique de l'activité, du travail au privé dans l'histoire et le symbolisme.

En 1947, résumant *Problèmes humains du machinisme industriel*, de Georges Friedmann, par la formule "primat de l'humain sur le mécanique, primat du social sur l'humain", G. Canguilhem ajoutait : "Nous dirions un peu différemment : primat du vital sur le mécanique, primat des valeurs sur la vie" (17).

Ce qui était dire très clairement que la vue prise sur l'homme comme partie du vivant -qui constitue la butée ultime de toute réduction taylorienne- ne peut être la manière adéquate, complète, d'aborder la question du sujet en situation de travail. Toute "valeur" est sociale et s'inscrit dans une histoire, traversée par des antagonismes dont précisément la destinée du travail des hommes est un enjeu fondamental. Sous cet aspect qui établit un lien avec la théorie des formes historiques d'individualité, la manière dont usages et mésusages sont jugés dans un espace

qui va de l'expression formalisée aux régions de l'informel et de l'inconscient par provision, fait déployer un spectre où le sujet oscille continuellement entre "soi" et "je", c'est-à-dire un centre d'expérience et de choix, qui se détermine en fonction d'idées et de symboles véhiculés par les héritages de l'histoire et les projets contradictoires dont l'avenir de celle-ci est porteur. Les micro-choix d'usage de soi que révèle toute étude à la loupe des actes de travail font d'évidence apparaître à quel point ce "soi" s'utilise lui-même et par conséquent se forme comme individu en fonction des liens, des antagonismes, des potentialités de vie que les rapports sociaux engendrent dans leur histoire propre.

A cet égard, rien n'est plus significatif que l'étude, avec les travailleurs eux-mêmes, des dimensions collectives de tout travail concret : les degrés d'acceptabilité, d'extension, de repli d'usage de soi par soi, et par conséquent un part du destin biographique du sujet, ont d'abord pour point d'application ce que véhiculent les voisinages de travail comme ébauche (souvent muette) de "politique" collective de développement des possibles individuels ; politiques liées directement ou indirectement, explicitement ou sans phrases, aux grands débats - ou aux silences - sur le sens à donner aux sociétés humaines. En cela donc, et sans contradiction avec l'approche précédente, chaque sujet, parce qu'il travaille, et par là-même se travaille lui-même continuellement, chaque sujet donc se développe et use en partie de lui-même en fonction de ce que l'humanité fait de sa propre histoire.

Mais l'exemple même de la dimension collective du travail nous rappelle simultanément que s'il y a négociation d'acceptabilité entre ce que les conditions de travail demandent de nous et l'usage de nous que nous sommes disposés à faire, c'est que chaque sujet entre sur cette scène avec des exigences différentes. Ce que nous avons appelé ailleurs la singularité des interfaces de travail (*L'Homme Producteur*, p. 226-228) ne renvoie pas simplement à ce qu'il y a de singulier dans toute configuration matérielle mais à la singularité des individus qui, à chaque moment, ont à charge de gérer plus ou moins collectivement ces configurations. De cela, ni la référence au vivant, ni les configurations historiques et productives, ne peuvent, en tout cas seules, rendre compte. Bien au contraire, l'aspect le moins réductible de singularisation renouvelée des interfaces renvoie à cette singularité irréductible des individus convoqués pour faire usage d'eux-mêmes. Du point de vue même de l'effectivité des activités industrielles, on ne peut blaiser avec la singularité des êtres, à entendre certes - et c'est important -, au sens physique, biologique, mais surtout au sens de la singularité de leurs histoires personnelles qui réassimilent et retravaillent d'évidence ces données physico-biologiques. Quelle que soit la

difficulté du point ici en débat, nous croyons nécessaire de distinguer, en un premier temps, et d'accorder toute l'importance structurante aux processus symboliques d'humanisation, qui scellent, comme la psychanalyse l'a enseigné, des contraintes internes à ressasser, de formation inconsciente, dont la profondeur et la rémanence ne sont guère contestables.

Nous ajouterons seulement ceci : cette dimension symbolique, spécifiquement singulière et liée à des affects profonds, vient-elle en rupture de ce que nous avons dit du "soi" et des transitions de ce dernier au "je" ? Point crucial que divers auteurs de ce recueil* travaillent à dépasser, avec raison croyons-nous. Que cette histoire vulnérante et que personne n'a traversée indemne (l'Oedipe) produise ses effets retards dans les formes particulières d'usage de soi au sein des collectifs et des configurations de travail, c'est pour nous un élément déterminant pour militer en faveur d'une connaissance de ces configurations, toujours en partie clinique, dans la mesure où la singularisation est par ce fait inépuisablement renouvelée. Mais à l'inverse, peut-on penser que l'histoire de ces configurations sociales, des usages de soi contradictoires qui s'y développent et s'y bloquent, en liaison avec les affrontements et grands choix collectifs dont elles sont le théâtre, ne joue pas en retour un grand rôle dans la singularisation des processus d'accès au symbolique ? N'y a-t-il pas là un effet qu'on pourrait dire indirect, un écho assourdi mais efficace des formes historiques d'individualité ? Si on admet qu'entre le nom du père et l'identité concrète du père se détermine une modalité de positionnement symbolique qui affectera les ressassements futurs, comment ne pas voir que la singularité des configurations sociales alimente en retour le fait même des histoires singulières ? Le texte de Françoise Hurstel dans ce recueil* et tous les travaux d'Yves Clot sur la jeunesse, l'école et ce qu'il appelle une "psychologie du milieu" (*Société française*, n° 9) nous paraissent aller dans ce sens. L'usage de soi du père -et plus largement de la lignée (18), tel que nous l'avons défini plus haut dans ses équivoques, n'a-t-il pas une efficacité quant au positionnement de l'enfant dans l'ordre symbolique ? L'épreuve du devenir homme est une négociation hautement spécifique mais les matériaux singuliers dont la charge affective en orientent l'issue particulière à chacun ne peuvent être entièrement déconnectés des usages que les configurations historiques et les rapports sociaux tendent à faire des êtres qui entourent cet événement.

Mais au-delà même de cet échange de singularisations, notre tendance serait de penser à une unité plus profonde du "soi" sous les trois

*N.D.E. : *Je, sur l'Individualité*, Messidor/Éditions sociales, Paris, 1987.

angles d'approche évoqués : comme partie du vivant, comme formé dans la trame du travail social, comme singularisé par l'épreuve privée de l'homínisation. La psychanalyse après Freud parle de "pulsion" (de mort) ; Pierre Bourdieu, de "travail du deuil". Bien des psychologues, ou sociologues, se contentent de petites passions, de petites motivations ; quant aux héritiers des structuralistes, ils se passent même de tout cela, comme entités inutiles. Curieuses façons d'expliquer la vie par la mort, ou par ce qui lui ressemble. Notre idée serait plutôt -mais qu'on ne la prenne pas pour plus que ce qu'elle peut aujourd'hui valoir- que la question du soi, telle que nous l'appréhendons à partir du point de vue particulier qui est le nôtre, a quelque chose à voir avec une problématique de la santé au sens où l'entendait G. Canguilhem dans le *Normal et le pathologique* (19). Et en cela d'ailleurs, la référence de Nietzsche n'était pas absolument hors de propos.

Cette institution de normes qui dans les espèces vivantes prend la forme d'une capacité d'infraction aux moyennes physiologiques établies statistiquement et *a posteriori*, d'un pouvoir d'infidélité aux apparentes prescriptions d'un milieu d'ailleurs lui-même infidèle, ne peut prendre sens chez l'homme que dans un débat "avec les valeurs" c'est-à-dire, comme on l'a évoqué plus haut, dans un monde traversé d'antagonismes et de symboles engendrés par l'humanité comme force productive, à travers les rapports de production en lesquels seulement elle s'est développée. On peut comprendre alors que c'est ce même "sage inconnu", le désir de santé, le désir de se frayer dans le monde quotidien des espaces où être norme instituante, même aussi peu qu'on le voudra, qui peut rendre possibles des transferts d'affects et de symboles entre héritages et contraintes de l'épreuve infantile et contraintes, héritages et possibles offerts par les activités humaines à chaque moment déterminé de l'histoire ; et de telle sorte que ce second ordre de réalité ne soit pas simple répétition mais retravail en profondeur du premier (20). Certes, cette unité hypothétique joint plusieurs types qualitativement différents de rapports conscient/inconscient, formel/informel..., et cela même souligne l'ampleur et la difficulté des investigations qui pourraient soutenir une telle ébauche. Faut-il se l'interdire comme une inacceptable transgression ? Mais si l'expérience humaine n'est pas celle d'une transparence de soi en soi, est-elle pourtant celle d'un "clivage" irréductible permettant à une pluralité de gardiens du temple de défendre jalousement l'incommunicabilité de leurs concepts ?

L'ambition de connaissance et le sujet singulier

Quelle peut être l'ambition de connaissance portant sur le sujet singulier approché de cette façon, telle pourrait être la dernière question (21). Nous ne ferons ici que quelques remarques terminales.

Ne pourrait-on penser que cette question devrait se formuler sous cet aspect aristotélicien : connaître un individu, n'est-ce pas connaître ce dont il est en puissance d'être ? Est-il un donné, une forme faite ? Ou bien au contraire une connaissance purement spéculative de l'individu n'est-elle pas une démarche parallèle à celle qui rabat l'usage de soi sur le seul usage qui est fait de soi, l'usage hétérodéterminé ? C'est-à-dire mutiler ce qui rend possible la production sociale et la civilisation ? Si la vie est expérience, elle ne laisse nul inchangé et il y a toujours à apprendre comment se refait en chacun une prise inédite et plus ou moins efficace sur le monde. Toute connaissance qui se dit scientifique mais qui ne traite l'homme que comme objet à travers des "grilles", "modèles", "comportements", "logiques sociales", "pratiques", corpus linguistiques, régularités et autres signes socialement dénotés et connotés n'est-elle pas usurpatrice dans la mesure où la dimension de potentialités alternatives habite l'état des choses, en rend compte et en même temps manifeste qu'il pourrait être tout autre qu'il n'est ? Là encore, n'est-ce pas ce que manifeste l'approche du travail où travailler autrement rend à la fois possible le travail prescrit et manifeste que le sujet cherche toujours, contre les contraintes matérielles mais aussi largement sociales, à recentrer son usage autour de normes qu'il aurait lui-même instituées ? Refuser sous prétexte de détour théorique de voir celui d'en face comme en puissance même infinitésimale d'un monde qui changerait éventuellement les conditions du savoir, c'est contribuer à la reproduction de l'état des choses, c'est sortir des limites de l'éthique de la science ; la non-reconnaissance par le concept des formes d'intelligence que l'activité normative active et développe, et qui donne contenu à celle-ci, pèse sur le déroulement de l'histoire elle-même.

C'est ce qu'exprimait en des propos limpides G. Canguilhem commentant la surprise de Mayo et de ses collaborateurs, lors de la fameuse enquête Hawthorne sur le personnel de la Western Electric (1927-1939) dont rendait compte G. Friedmann dans *Problèmes humains du machinisme industriel* : les mobiles de la résistance ouvrière à la rationalisation sont qualifiés par eux d'irrationnels, donc d'anormaux. Mais, remarque G. Canguilhem : « Ce qui a échappé aux psychologues de l'enquête Hawthorne c'est que les ouvriers ne tiendraient pour authentiquement normales que des conditions de travail qu'ils auraient d'eux-

mêmes instituées en référence à des valeurs propres et non pas empruntées, c'est que le milieu de travail qu'ils tiendraient pour normal serait celui qu'ils se seraient fait eux-mêmes, à eux-mêmes, pour eux-mêmes ». Et il conclut : « Tout homme veut être sujet de ses normes. L'illusion capitaliste est de croire que les normes capitalistes sont définitives et universelles, sans penser que la normativité ne peut être un privilège. Ce que Friedmann appelle "la libération du potentiel de l'individu" (p. 329) n'est autre chose que cette normativité qui fait pour l'homme le sens de sa vie »(22).

Sans doute pour sortir d'une connotation purement médicale le sens de l'idéal de santé qui supporte cette normativité, il faudrait aller chercher du côté de Kant cette idée du "libre jeu des facultés" que Marx reprend plusieurs fois en sourdine dans *Le Capital* pour exprimer discrètement cet idéal du travail humain par rapport auquel est jugé le mésusage capitaliste des prolétaires dans les fabriques. Mais comment juger de ce que peut être ce "libre jeu" quand il s'agit du "soi" précédemment évoqué et non d'un sujet transcendantal échappant à l'historicité ? Quand cet idéal, généralement informulé et informulable, ne prend sens que confronté à des situations concrètes ?

Cette capacité à être norme instituante, en quoi la vie se prolonge dans l'homme, traverse et est traversée par l'expérience privée de l'humanisation et l'accès au patrimoine social par les formes historiques de l'individualité. L'idéal de santé en quoi cette capacité prend forme et contenu tient donc des héritages privés, retravaillés en permanence par les possibles et les idéaux collectifs (23), plus ou moins muets ou explicites, du moment historique. Chaque moment d'une confrontation entre les savoirs, l'idéal de santé d'un individu et les contraintes micro et macroscopiques est donc singulier, et personne ne peut se substituer à celui qui fait l'expérience pour juger de ses limites et de ses horizons.

Ainsi, chaque configuration où les hommes ont à vivre leur pose des questions nouvelles où, à travers l'usage à faire d'eux-mêmes, s'expérimente aussi leur être. Ce que l'étude du travail semble indiquer, c'est qu'il est illusoire et déontologiquement discutable de prétendre anticiper à leur place l'expérience que chacun en fera. S'il y a une formidable bataille culturelle où se lit la vigueur des affrontements sociaux, elle est bien révélée par cette idée que l'usage qu'on ferait des hommes est le seul possible, puisqu'ils s'y prêtent. Et qu'on le veuille ou non, il y a derrière cette idée la reproduction d'une division taylorienne des tâches entre ceux qui vivent et ceux qui peuvent penser la vie des autres : présupposition d'une incommensurabilité de nature, injustifiable par quelque côté qu'on la preune, et à laquelle on a pu opposer l'idée d'une

"communauté scientifique élargie". Quel sens cela a-t-il de parler d'une connaissance scientifique du sujet singulier, même -et cela est un progrès considérable- pratique, stratégique, dialectique, qui n'engloberait pas dans ce projet celui d'une science possible de ce sujet singulier qui se propose de fournir les clefs de la connaissance de la singularité des autres ? Cette régression à l'infini nous paraît théoriquement absurde, et pratiquement ne pas correspondre à cet élément de commensurabilité en lequel s'est développée notre expérience de formation et de travail en commun avec des travailleurs sur la longue durée.

Loin de militer en effet pour un indéterminisme, un irrationalisme, la question de la connaissance du singulier, entendue ainsi, convoque inépuisablement les richesses du savoir : précisément parce qu'elle a l'humilité de ne pas préjuger de ce que l'histoire, en tous les sens du terme, a fait de chacun comme support de possibles. La réintégration des contradictions sociales au sein même des individus dans la dualité des usages de soi, dans la dualité du travailler ou de l'être autrement sous le travailler ou l'être en acte, ne signifie pas que rien n'est connaissable ou que tout est possible. Simplement les possibles s'engendrent continuellement à partir des conditions initiales. Or celles-ci ne peuvent être connues que tendanciuellement. En mathématiques, on peut intégrer en toute sécurité dès lors que l'on connaît les conditions aux limites. En cosmologie, les partisans du Big Bang cherchent à remonter au plus près des premiers instants de l'univers pour y lire l'avenir de son expansion. En ce qui concerne les sujets humains, nul ne connaît ni ne connaîtra intégralement les conditions initiales de son objet d'étude, pas plus qu'il ne connaît les siennes propres. C'est pourquoi l'histoire nous réserve toujours des surprises.

NOTES

(1) Sur la genèse, la philosophie et les premiers enseignements de ce travail en commun, cf. "L'homme producteur", Éditions sociales, Paris, 1985. Ces propos ont été consignés dans des travaux exécutés pour le diplôme de l'université de Provence, analyse pluridisciplinaire des situations de travail (APST) lors du 1er niveau (Qualification professionnelle, savoir-faire, mutations technologiques).

(2) Cf. F. DANIELLOU, L'opérateur ; la varme, l'écran, Éditions de l'ANACT, 1986. R. Montredon, "Opérateur de process : l'article indéfini", in *Technologies, Idéologies, Pratiques*, volume VI n°1, 1986. G. de TERSSAC et B. CORIAT, "Micro électronique et travail ouvrier dans les industries de process", *Sociologie du travail*, n° 4, 1984.

(3) Pour ce qui suit, cf. notre recherche, Impact des changements techniques sur le travail des postés dans les industries de process, APST Recherche, Université de Provence, (D. FAÏTA, Y. SCHWARTZ, B. VUILLON).

- (4) G. GRANGER, *Essai d'une philosophie du style*, Armand Colin, Paris, 1968, chap. I.
- (5) Un "soi" dont le contenu fait transition permanente entre l'individuel et le collectif. Cf. FAÏTA dans *L'homme producteur*, op. cit., p. 196-198.
- (6) Nous pensons ici aux travaux d'A. WISNER et de son équipe. Voir notamment J. DURAFFOURG et F. GUERIN dans *Société française*, n° 10 et l'ouvrage collectif *Les risques du travail*, Éditions La Découverte, Paris, 1985.
- (7) Cf. la réflexion d'A. WISNER sur les transferts de technologie dans *Quand voyagent les usines*, Syros, Paris, 1985.
- (8) Nous pensons notamment - mais pas seulement - à G. IGONET, B. DORAY, M. BARTOLI, F. DOÛLE, P. RODRIGUES, A. GERIN... Voir aussi les travaux de H. DESBROUSSES et B. PELOILLE, C. DEJOURS, D. LINHART, etc.
- (9) En un article à paraître dans *Technologies, Idéologies, Pratiques* : "Charges psychiques salariales et mobilisation psychiques", J. BRODA non seulement dresse un inventaire des formes par lesquelles des charges subjectives sont mobilisées activement et réactivement dans l'emploi salarié, mais il fournit un riche panorama des développements et des limites de la philosophie managériale sur le sujet.
- (10) Ivar ODDONE, *Redécouvrir l'expérience ouvrière*, Éditions sociales, p. 192 et suivantes.
- (11) Voir notre thèse pour une réflexion critique sur Louis ALTHUSSER, Michel FOUCAULT, Pierre BOURDIEU, etc.
- (12) Cf. par exemple : Jean-Pierre TERRAIL, *Destins ouvriers, cultures d'entreprise, et pratiques sociales*, CRBSF, 1985, p. 371-374.
- (13) Ce qui rejoindrait sans doute le projet de Lucien SEVËS dans "Forme, formation, transformation", tout en déplaçant sans doute le terrain (Structuralisme et dialectique, Massidor, Éditions sociales, Paris 1984).
- (14) Bien entendu, les pondérations d'usage se poursuivent et se transforment simultanément hors de la sphère du travail proprement dit, dans les modifications qui l'accompagnent et en sanctionnent les états successifs (scolarité, évolutions des lignées héréditaires...) rendant infiniment délicate la saisie en chaque cas des termes de cette dialectique. Voir, par exemple, Jean-Pierre TERRAIL, *Société française*, n° 13 et 17.
- (15) Au sens de G. GRANGER, cf. op. cit., note 1, p. 122.
- (16) Sur ce point comme les suivants, nous nous permettons de renvoyer à notre thèse.
- (17) "Milieu et termes de l'homme au travail", *Cahiers Internationaux de sociologie*, p. 135.
- (18) Voir P. BOUFFARTIGUE, F. GODARD, J. R. PENDARIES, *Au fil de la lignée*, GERM-CNRS, 1985.
- (19) G. CANGUILHEM, *le Normal et le pathologique*, PUF, Paris, 1966. Un peu distincte est la pensée de François DACOGNET, un autre philosophe-médecin. Mais une part importante de son oeuvre cherche aussi à poursuivre dans la dynamique de la pensée classificatrice et conquérante la forme-transformée de la vie. Voir par exemple *Mémoire pour l'avenir*, Vrin, Paris, 1979, Chap. I.

(20) C'est d'ailleurs en ce sens que nous comprenons les études de Bernard DORAY sur le chômage. Cf. *Chômage et santé*, Centre confédéral d'études économiques et sociales de la CGT-ATP/CNRS, p. 103-131.

(21) Thème de la science du singulier sur lequel notre position critique a suscité un débat avec Lucien SEVE ; nous lui savons gré, par ses réflexions et son intérêt, d'avoir contribué à un approfondissement de la question.

(22) G. CANGUILHEM, "Milieu et normes de l'homme au travail", article cité, p. 135.

(23) D'où l'intérêt des études de Michèle BERTRAND sur l'idéalisation. La gestation, le maintien, la crédibilité d'un autre usage possible des hommes, libérés de la contrainte du profit nous paraît être un enjeu culturel et politique considérable bien au-delà de ce qu'on voit, dans l'intimité des actes de travail quotidien. C'est en cela que la connaissance des actes de travail ne peut se développer dans l'ignorance ou sans la coopération avec les divers mouvements qui structurent le monde du travail. Leur déclin risquerait de marquer une perte de substance de la dialectique des usages de soi et entraînerait une grave dégradation de la connaissance du travail humain.